

Savoirs féminins et féeriques au Moyen Âge. Le cas de Mélusine dans les romans de Jean d'Arras et de Coudrette

Magalie Saneba
Université Paris-Est Créteil

Maîtresse de la magie, elle [la fée] symbolise les pouvoirs paranormaux de l'esprit ou les capacités prestigieuses de l'imagination. Elle opère les plus extraordinaires transformations et en un instant comble ou déçoit les désirs les plus ambitieux. Peut-être représente-t-elle les pouvoirs de l'homme de construire en imagination les projets qu'il n'a pas pu réaliser.

Jean Chevalier et Alain Gheerbrant

À partir de cette définition, nous proposons d'analyser les « savoirs féeriques » d'une fée célèbre de la littérature médiévale : Mélusine, la femme-serpente, nommée pour la

première fois par Jean d'Arras dans son roman *Mélusine ou la noble Histoire de Lusignan*, dès 1392, puis dans la version en vers de Coudrette, *Le Roman de Mélusine ou Histoire de Lusignan*, composée vers 1401, bien que des récits antérieurs y fassent déjà allusion sans la nommer. Notre étude se fonde sur deux axes : l'imaginaire lié à la légende de la fée et les enjeux socio-historiques des deux romans français mélusiniens.

Les deux versions de la légende s'accordent pour relater l'histoire d'une fée qui épouse un mortel, l'aide à fonder sa dynastie, lui apporte la prospérité et lui offre la descendance de dix fils. Le bonheur du couple et la pérennité du royaume dépendent du respect de l'interdit émis par la fée : Raymondin, son époux, ne doit pas chercher à percer le secret de son épouse qui se métamorphose en une créature mi-femme, mi-serpente, chaque samedi, à la suite d'une malédiction lancée par sa mère, Présine. Raymondin trahit sa promesse et surprend Mélusine s'ébattant dans son bain, une queue de serpent prolongeant son buste. De surcroît, il révèle le secret de son épouse en public, ce qui est fatal pour lui ainsi que pour la fée, qui se métamorphose en serpente ailée et est contrainte de quitter le château en s'envolant. Elle ne revient que pour allaiter ses enfants et annoncer la mort de l'un de ses descendants, telle la *banshee* gaélique.

Au Moyen Âge, époque incroyablement féconde et créatrice, l'imaginaire de l'Occident se cristallise autour d'une figure exemplaire : la *fata*, descendante des Parques antiques. Dans la psyché médiévale, la fée, comme toutes les *mirabilia*, est chargée de multiples significations et d'une symbolique forte. Dotée de pouvoirs surnaturels, d'une beauté exceptionnelle et d'une richesse extraordinaire, la fée possède également des

savoirs qui lui confèrent ses pouvoirs magiques. La connaissance du passé, du présent et de l'avenir (don de divination) lui octroie le pouvoir de dominer le temps, de ne pas se soumettre au déroulement des années : immortelle, elle détient « divers artifices pour libérer les hommes de la menace de la mort » (Guerreau-Jalabert, p. 109). Fileuse du destin, elle préside à la destinée humaine. La fée se distingue par la maîtrise de l'art de l'enchantement et de la *nigremance*, ce savoir qui découle le plus souvent d'un apprentissage. Elle possède des connaissances religieuses et est dépeinte comme une bonne chrétienne dans maints récits médiévaux. Dans le cas de Mélusine, nous questionnerons la nature de ces « savoirs féeriques » et nous nous demanderons s'ils font d'elle une fée ou une sorcière et si le christianisme, si prégnant au Moyen Âge, offre une chance de salut à Mélusine ou s'il la diabolise indubitablement. Nous analyserons le caractère duel de la fée, mi-femme, mi-serpente, car cette femme « merveilleuse » n'en est pas moins animale, bien qu'elle soit distinctement humanisée dans les deux romans français.

Du côté des enjeux socio-historiques des deux romans médiévaux, nous étudierons la fonction historique des savoirs mélusiniens en rapport avec ce que Jacques Le Goff nomme « les structures sociales et idéologiques » (p. 599) de l'Occident médiéval (féodalité, lignée). Nous spécifierons les liens qui unissent la fée avec la dynastie des Lusignan puisque Jean d'Arras la présente comme la fondatrice de leur *noble lignie*. Au-delà des savoirs surnaturels, la fée possède des connaissances dans les domaines agraires, urbains et de la maîtrise d'œuvre. Elle apparaît alors comme une fée civilisatrice, défrichant et construisant villes et châteaux forts, et devient « la fée de l'essor économique médiéval » (Le Goff, p. 599). Outre son visage

économique, la fée dévoile sa « fonction » démographique : elle apporte la prospérité à son époux en lui donnant une nombreuse descendance. À l'instar de la Dame du Lac, qui fera de Lancelot son disciple, Mélusine apparaît comme une véritable éducatrice courtoise, inculquant à ses fils les valeurs de la chevalerie. La fée bâtisseuse incarne de façon symbolique et magique les ambitions aristocratiques de l'époque féodale et devient un enjeu de légitimation du pouvoir de la part de ceux qui en font leur ancêtre surnaturelle.

Les savoirs de la fée

Savoir est excellente chose,
Car tout aussi comme la rose
Sur toutes fleurs est la plus fine,
Aussi est science plus digne. (Coudrette, 1982, p. 108)

C'est par cet éloge de la connaissance que débute le roman en vers de Coudrette, où les personnages principaux semblent glorifiés pour leur savoir. Mélusine s'inscrit parfaitement dans cette suite de personnages savants. Au début du récit, le comte de Poitou, qui éduqua Raymondin, époux de Mélusine, est qualifié de « savant en astronomie et en bien d'autres sciences » (1993, p. 42). Raymondin lui-même est dépeint comme « le mieux appris » (p. 43) de ses frères. Quant à Mélusine et ses deux sœurs, elles sont décrites à plusieurs reprises comme « savantes », en particulier Mélusine, qualifiée de « sage et avisée » (p. 118). Mélusine est donc une femme de savoir. Elle rejoint en cela le panthéon des fées médiévales comme Morgane et Viviane, la Dame du Lac, qui sont placées sous le signe du savoir dans les légendes arthuriennes. La nature de ces savoirs est à la fois féérique, surnaturelle et terrestre, humaine.

Coudrette poursuit son apologie du savoir ainsi :

Toute science vient de Dieu :
C'est la clere fontaine ou puiſe
Tout faiseur le fait qu'il avise;
De lui vient tout le bien qu'il pense.
Nul n'a, si non de Dieu, science. (1982, p. 111)

Coudrette, en homme médiéval qui ne saurait se présenter comme un auteur-créateur dans le sens moderne que nous connaissons aujourd'hui, rattache le savoir à une origine divine, ce qui laisse présager le caractère divin de Mélusine et qui fait d'elle un personnage solaire, positif et non diabolique, puisqu'elle possède le savoir divin. Cependant, le savoir ésotérique que possède la fée, en particulier le don de divination, la relie aux sphères plus mystérieuses et obscures, et pour l'orthodoxie chrétienne, à la sphère diabolique. Comme nous le verrons tout au long de notre analyse, Mélusine apparaît comme un personnage fortement ambivalent, à la fois humanisée, puisqu'elle désire vivre une destinée humaine en épousant un mortel, et diabolisée.

Mélusine, enchanteresse, devineresse et fileuse du destin

Mélusine est tout d'abord une fée. C'est une femme dotée d'un caractère surnaturel : elle possède une beauté surhumaine et des pouvoirs magiques. Les deux romans de Mélusine désignent l'héroïne comme une fée. Jean d'Arras évoque, dès le prologue, sous le nom de « faes » (p. 116), les femmes surnaturelles qui viennent s'offrir aux mortels et, parmi elles, celle qui a construit Lusignan. Il évoque une dame qui chante plus doucement que « seraine, faee ne nimphe » (p. 122). Coudrette, quant à lui, révèle que le château de Lusignan « fut fait d'une fee » (1982,

p. 109). Dans son étude *Les Fées au Moyen Âge*, Laurence Harf-Lancner souligne l'usage parcimonieux qui est fait du terme *fae* dans les deux romans dans le but d'entretenir justement le mystère autour du personnage (p. 41). Figure mystérieuse, Mélusine est une véritable enchantresse. Sa beauté extraordinaire et « merveilleuse » subjugué le chevalier Raymondin lors de leur rencontre près de la Fontaine de Soif, lieu hautement symbolique et propice à l'apparition féerique, comme le précise le roman de Jean d'Arras :

Et quant Remondin l'ouy, si la regarde et perçoit la grant beauté
qui estoit en la dame. Si s'en donne grant merveille et ne lui
semble mie qu'il eust oncques mais veu si belle. (p. 162)

La fée fascine tous les habitants des terres de Lusignan qui vivent autour d'elle. Le roman de Coudrette révèle :

[...] Trestouz ceulx qui la journee
La virent, distrent pour certain
Que ce n'estoit point corps humain,
Mais sembloit mieulx corps angelique. (1982, p. 145)

Le texte offre ici la vision rassurante d'une Mélusine angélique qui enchante les êtres qui l'entourent.

Parallèlement, le texte de Coudrette place le personnage de la fée sous le signe de l'ambiguïté puisqu'elle est qualifiée de « fantôme » (1993, p. 100) par son époux, tandis que Jean d'Arras évoque la probabilité que Raymondin ait rencontré une « esperite » (p. 688), c'est-à-dire un esprit démoniaque, près de la Fontaine de Soif. Le caractère énigmatique de la fée est renforcé par le fait que Mélusine connaît tout du héros Raymondin, tandis que lui ne sait d'où elle vient ni à quelle lignage elle appartient. Elle possède le savoir divinatoire qui, d'un côté, la relie au monde ésotérique et donc à des forces

obscures, puisque l'orthodoxie chrétienne a toujours condamné les pratiques de divination liées à la magie et à la sorcellerie, mais d'un autre côté, ce savoir pourrait provenir de Dieu, puisque Mélusine ne cesse d'affirmer son appartenance à la chrétienté, sa connaissance religieuse et ne cesse de se défendre des préjugés qui la réduiraient à une entité diabolique. Dans la version de Jean d'Arras, elle se justifie en ces termes :

Et saiches que je sçay bien que tu cuides que ce soit fantosme
ou euvre dyabolique de mon fait et de mes paroles, mais je te
certifie que je suiz de par Dieu et croy en tout quanque vraye
catholique doit croire. (p. 164)

Dans la version de Coudrette, Mélusine affirme sa chrétienté en ces termes :

Et ne te doubtte aucunement
Que pas de par Dieu je ne soye
Et qu'en ses vertus je ne croye.
Je te promets bien que je croy
En sainte catholique foy;
Je tieng et croy chascun article
De la sainte foi catholique. (1982, p. 127-128)

Les deux romans français nous précisent également que Mélusine assiste à la messe de son mariage, ce qui la différencie du personnage de la Dame du château d'Esperver, dont l'histoire est narrée dans un des récits médiévaux pré-mélusiniens en langue latine (Gervais de Tilbury, *Otia Imperialia*, 1215), qui s'envole, avant la consécration de la messe, sous forme de dragon ailé en emportant le toit de l'église dans son départ précipité et révèle alors sa nature diabolique.

Juste après avoir rassuré son futur époux sur sa foi, Mélusine lui prédit une destinée hors du commun à la condition qu'il l'épouse et s'en remette entièrement à elle. Elle lui prédit

noblesse, prospérité et haut lignage. C'est elle qui initie Raymondin à son destin héroïque. Prophétesse et maîtresse de la destinée du héros, la fée des Lusignan apparaît alors comme la fileuse du destin, à l'image de ses ancêtres mythiques qu'étaient les Parques antiques. La légende mélusinienne se révèle alors être une hiérogamie, comme le précise Claude Lecouteux (p. 20) : un homme s'unit à son destin, qui prend la forme d'une entité féminine. Mélusine devient alors une sorte d'alter ego, de double surnaturel du héros.

Cependant, la fée ne prédit pas uniquement la gloire et la prospérité, elle est aussi porteuse de mort : non seulement le héros déchoit avec la transgression du pacte, mais la fée revient hanter le château de Lusignan pour annoncer la mort d'un de ses descendants. Le texte de Jean d'Arras nous indique que Mélusine, avant de quitter définitivement Raymondin, a juré d'apparaître au château, trois jours avant la mort d'un des seigneurs de la forteresse des Lusignan (p. 770). Elle rejoint en cela la figure inquiétante de la *banshee* des légendes irlandaises ou écossaises, dont les hurlements annonce une mort prochaine.

Fée enchanteresse ou sorcière envoûtante, Mélusine est un personnage profondément pluriel, duel et ambigu. Ce caractère équivoque est renforcé par le secret de sa double nature de femme-serpente.

Les secrets de Mélusine : savoirs et pouvoirs de l'au-delà

Mélusine possède des savoirs secrets qui proviennent de l'au-delà et, notamment, d'Avalon, le pays des fées. Le premier secret de Mélusine est celui de sa mère, le secret de ses origines.

Mélusine est née d'une fée, Présine, et d'un mortel, le roi Hélinas. Elle possède dès sa naissance la double nature féerique et humaine. Condamnée par sa mère à se transformer en serpente chaque samedi, Mélusine ne fait que répéter l'histoire maternelle. Lors de sa rencontre avec le roi Hélinas, Présine émet elle aussi une condition à leur amour : son époux ne doit pas la voir en couches. Or, le roi ne respecte pas l'interdit, ce qui précipite le départ de la fée Présine et de ses filles en Avalon ainsi que la déchéance du roi, qui ne se remettra jamais de la perte de son épouse féerique et de ses trois filles.

Le second secret qui hante notre fée poitevine, c'est le secret de sa métamorphose. À la suite de la trahison de son père, Mélusine et ses sœurs décident de se venger de lui en l'enfermant dans la montagne de Northumberland. Présine, outrée par la mauvaise action de ses filles envers leur père, décide de les punir et leur lance à chacune une malédiction. Celle de Mélusine consiste à se transformer chaque samedi en une créature hybride, mi-femme, mi-serpente. À Lusignan, Mélusine est seule à connaître ce secret jusqu'à ce que Raymondin le trahisse. Cette trahison s'incarne dans les textes par la fameuse scène du bain épié. Au moment où leurs affaires prospèrent, Raymondin, poussé par son frère, le comte de Forez (ce dernier pense que son frère est victime de tromperie ou d'enchantement de la part de son épouse), se questionne sur la disparition de Mélusine chaque samedi. Après avoir percé un trou sur la porte de la pièce dans laquelle son épouse, sous forme de serpente, prend son bain, il presse son œil contre le trou, regarde à l'intérieur, impatient de connaître le secret. Jean d'Arras décrit la vision de Raymondin en ces termes :

Et voit Melusigne en la cuve, qui estoit jusques au nombril en figure de femme et pignoit ses cheveulx, et du nombril en aval estoit en forme de la queue d'un serpent, aussi grosse comme une tonne ou on met harenc et longue durement, et debatoit de sa coue l'eaue tellement qu'elle la faisoit saillir jusques a la voulte de la chambre. (p. 660)

Coudrette, quant à lui, nous offre le tableau suivant :

La regarde, si apperçoit
Mellusigne qui se baignoit ;
Jusqu'au nombril la voit si blanche
Come la nege sur la branche,
Le corps bien fait, fricque et joly,
Le visage fres et poli;
Et a proprement parler d'elle,
Oncques ne fut point de plus belle.
Mais queue ot dessoubz de serpent,
Grande et orrible vrayement :
D'argent et d'asur fut burlee;
Fort s'en debat, l'eaue a croulee. (1982, p. 210-211)

Les deux auteurs médiévaux évoquent, dans leurs descriptions du bain épié, le côté animal de Mélusine, qui contraste avec les descriptions précédentes de la fée dans les deux romans. Mélusine est même diabolisée puisque, dans le texte de Coudrette, Raymondin se signe à la vue de la serpente et implore le secours de Dieu :

Quant Raimon l'a apperceüe,
Qui oncques ne l'avoit veüe
En tel estat ainsi baignier,
Adonc se print il a seigner
Et se doubta moult grandement.
Dieu reclama devoctement,
Mais nonpourtant tel paour ot,
Pour pou ne pouoit dire mot. (1982, p. 211)

Mélusine métamorphosée apparaît alors monstrueuse. Son côté inquiétant et effrayant est mis en valeur dans la scène symbolique du bain, où le secret de sa malédiction est alors dévoilé.

Le troisième secret que porte la fée des Lusignan est celui de sa double vie, qui répond à un double engagement : en réponse au serment de Raymondin de ne pas transgresser son secret, Mélusine s'engage quant à elle à rehausser l'honneur et la renommée de son époux. Que fait-elle le samedi, avant ou après sa métamorphose, pour glorifier le seigneur des Lusignan? Avant ou à la suite de son bain, Mélusine trouve le temps d'honorer son époux en acquittant de leur salaire les compagnons qui l'aident à bâtir la forteresse. Coudrette atteste que « les paioit Melusine tous les samediz si qu'elle ne leur devoit denier de reste » (p. 214).

La double activité de Mélusine le samedi révèle une nouvelle fois l'ambiguïté du personnage. D'un côté, se distingue la part surnaturelle de la fée; de l'autre, le rôle culturel et humain de la fondatrice des Lusignan. Le samedi apparaît alors comme le jour de la médiation et de l'équivoque selon Jean-Jacques Vincensini (p. 77). Mélusine apparaît comme la figure de la médiatrice, entre deux mondes, le surnaturel et l'humain. Le récit mélusinien met en scène l'incompatibilité entre des pôles opposés : la créature surnaturelle et le mortel, la femme et l'homme. Le samedi devient alors le jour de la réconciliation entre ces pôles et accueille l'événement médiateur par excellence : la double vie de Mélusine.

Les enjeux socio-historiques des savoirs de la fée

Les romans jumeaux de Jean d'Arras et de Coudrette oscillent, suivant les manuscrits, entre deux titres qui comportent soit le nom de la fée Mélusine, soit le nom de la famille des Lusignan. Christopher Lucken rappelle que l'un des manuscrits du texte de Jean d'Arras (ms. B) s'intitule aussi bien *Livre de Melusine en prose* que *La tres noble Hystoire de Lusignen* (p. 139). Coudrette, quant à lui, nomme son roman « le Romant de Parthenay » ou bien encore « le Rommant de Lusignen » et il termine son récit par une litanie en l'honneur de « toute la noble lignie » (1982, p. 341) des Parthenay, ce qui révèle l'importance des enjeux socio-historiques de ces deux narrations médiévales.

Évoquer l'histoire de Mélusine, c'est mettre en avant la légende, le conte folklorique, le lai féerique, tandis que l'histoire des Lusignan nous dirige davantage du côté de la chronique historique relatant les hauts faits d'une famille noble. Derrière ces deux titres, se profile une opposition entre deux types de récit, fable et histoire, bien que le sens médiéval de *roman* désigne un texte écrit en langue romane et qu'il peut donc parfaitement s'appliquer à une œuvre de nature historique. Chacune de ces deux œuvres possède la double nature féerique et historique, à l'image de la double nature de leur héroïne.

La légende de Mélusine semble remonter aux temps d'anciennes croyances celtiques où les principaux dieux étaient toujours conjoints à des divinités féminines. Ces déesses incarnaient la terre et l'abondance, mais avaient aussi en charge la sécurité des territoires. C'est donc ce rôle de gardienne du territoire, hérité des déesses celtiques, qui semble justifier l'intérêt et la volonté des Lusignan, suzerains de vastes territoires en

Europe et au Proche-Orient, au XIV^e siècle, dans une France sous domination anglaise, de rattacher leur lignage à un être de l'autre monde afin d'asseoir leur légitimité à gouverner. Le duc Jean de Berry, comte de Poitou, et Guillaume Larchevêque, seigneur de Parthenay, encouragent la croyance des Poitevins en un lien généalogique entre la fée et leurs familles. Le premier commande à Jean d'Arras la composition du *Roman de Mélusine* en prose dès 1392, tandis que le second commande la version poétique à Coudrette en 1401. C'est dans un Poitou déchiré par la Guerre de Cent ans que sont diffusées ces deux œuvres, où l'héroïne féerique apparaît à la fois comme une véritable éducatrice courtoise, inculquant à ses fils les idéaux chevaleresques, et comme la bâtisseuse de châteaux et la fondatrice de la lignée des Lusignan.

Mélusine, l'éducatrice courtoise

Dans le roman de Coudrette, lors de leur première rencontre à la Fontaine de Soif, la première remarque que fait Mélusine à Raymondin concerne son manquement aux règles de courtoisie. Elle lui rappelle alors les règles de salut du chevalier envers une dame et se présente en véritable éducatrice courtoise face au chevalier. On apprend également que la fée « éduqua noblement » (p. 131) ses fils et que leurs descendants « furent de vaillants chevaliers pleins d'audace et de hardiesse » (p. 131). Chez Jean d'Arras, Mélusine prononce de longues recommandations à propos de la conduite de ses fils en tant que chevaliers et elle se rapproche en cela de la Dame du Lac dans le *Lancelot en prose*, en tant qu'énonciatrice d'un discours sur la chevalerie. La Mère des Lusignan exhorte d'abord ses fils à servir Dieu, ce qui est le premier devoir du chevalier :

Enfans, je vous encharge que en tous les lieux que vous seréz que tous les jours vous oÿéz le service divin tout premierement que vous faciéz autre chose. Et en tous vos affaires reclaméz l'aide de vostre Createur et le servéz diligemment et améz et creniééz comme vostre Dieu et vostre Createur, (Jean d'Arras, p. 131)

Puis, elle enseigne les valeurs morales et courtoises à ses fils :

Et aidiez et conseilliez les vefves et les orphelins, et honnouréz toutes dames et confortéz toutes pucelles que on vouldroit desheriter desraisonnablement. [...] Gardéz que vous ne promettéz chose que vous ne puissiez tenir, et se vous promettéz aucune chose ne la faictes pas trop attendre, car longue attente estaint moult la vertu du don. [...] Sur toutes choses je vous deffend orgueil. Je vos commande a faire justice aussi bien et faire raison au petit comme au grant. (Jean d'Arras, p. 306)

Enfin, Mélusine multiplie les recommandations concernant l'art chevaleresque, se révèle fin stratège en diplomatie et offre une véritable leçon politique à ses fils :

Et gardéz, tant que vous auréz a estre conquerant, que entre vous compaignons ne vous maintenéz comme sire, mais commun au grant et au petit, et tenir compaignie a chascun selon sa qualité, car ce fait le cuers enflamméz d'amour a ceulx qui ainsi sont humain en seignourie. [...] Tant que a la guerre, creéz le conseil de vaillans hommes, qui ont hanté le mestier d'armes honnourablement. Ne faictes ja long traictié a voz ennemis, car en longs traictiez gist aucunes foiz grant decepcion et grante perte pour la plus puissant partie. Car "les saiges reculent pour plus long saillir". (Jean d'Arras, p. 310)

Emmanuèle Baumgartner insiste sur la dimension didactique du texte de Jean d'Arras, « qui s'inscrit dans la filiation des discours puis des « livres » qui se font de plus en plus nombreux au cours du XIV^e siècle sur l'origine et la fonction au monde du chevalier / de la chevalerie » (p. 181). L'insistance du discours de Mélusine sur l'art de mener à bien les traités de paix révèle l'intrusion du réel dans la fiction, « une intrusion qui dissipe

d'une certaine manière le halo mythique au profit d'une réflexion en prise sur le monde contemporain de l'auteur et de son public » (p. 190). D'autre part, le texte de Jean d'Arras insiste sur le rôle fondateur de la fée, certes, mais il s'attarde longuement sur les exploits et les conquêtes des fils de Mélusine, et ce faisant, octroie une large place au réel. Le roman tend alors à se transformer en chronique; il rompt avec l'atmosphère féerique de la légende et s'apparente bien plus à la tonalité et à la thématique des chansons de geste ou des récits de croisades qu'aux contes merveilleux. La voix de la fée au bord de la fontaine disparaît alors dans un écho lointain qui laisse place aux cris de l'Histoire.

Mélusine, bâtisseuse et fondatrice d'une lignée

L'historien Jacques Le Goff voit en Mélusine « la fée de l'essor économique et médiéval » (p. 600). Mélusine n'incarne pas seulement la troisième fonction dumézilienne, à savoir la fertilité, la fécondité, mais elle octroie surtout à son époux Raymondin la richesse territoriale. Dans les deux romans français, Mélusine ne s'éloigne jamais trop du château de Lusignan et de ses terres alentour. C'est bel et bien une fée souveraine des territoires, à l'image des divinités féminines celtiques. C'est du château des Lusignan qu'elle s'envole après la trahison de Raymondin et c'est en ce lieu même qu'elle revient allaiter ses deux enfants, Raymonnet et Thierry. C'est dans la forteresse des Lusignan, qu'elle fait édifier et à laquelle elle donne son nom, que se révèle la toute-puissance de la fée bâtisseuse, ce qui fait d'elle un « génie du lieu » (Lecouteux, p. 21).

Le défrichement rural et les constructions auxquels s'adonne la fée bâtisseuse révèlent « l'effet hautement civilisateur et socialisant de la Merveille » (Vincensini, 1999, p. 88). Mélusine est donc une fée civilisatrice qui incarne le progrès et le développement urbain. Elle sait comment faire prospérer ses terres et faire fructifier les ressources de son pays. Elle est avant tout une fée « défricheuse », pour reprendre le terme de Jacques Le Goff, qui souligne que les clairières semblent s'ouvrir au passage de la fée bâtisseuse et les forêts se transformer en champs prêts à accueillir les édifications de la fondatrice des Lusignan (p. 600). Toute une série de châteaux, d'abbayes, de bourgs doivent leurs édifications à Mélusine. Jean d'Arras nous en procure une énumération très significative :

Ceste annee fist la dame faire le chastel et le bourc d'Ainnelle, et fist faire Wavent et Meurvent et puis fist faire le bourc et la tour de Saint Messent et fist commencer l'abbaye. [...] En ce temps fist fonder maint noble lieu par le paÿs que ilz avoient es membres de la conté de Poictou et duchie de Guieunne. Elle fist faire le chastel et bourg de Partenay, si fort et si bel que sans comparoison, puis fonda a La Rochelle les tours de la garde de la mer et le chastel et commença une partie de la ville. (p. 290)

Coudrette, lui, nous rappelle l'origine féerique de ces constructions puisque tous les habitants de Lusignan sont émerveillés par la rapidité des travaux. Certes, Mélusine a toute une cohorte d'ouvriers à son service, mais on ignore d'où ils viennent et leur origine énigmatique, leur nombre et leur rapidité les rattachent également à la sphère des êtres surnaturels. Dans tous les cas, Mélusine apparaît en véritable maître d'œuvre possédant des connaissances architecturales avérées :

[Melusigne] fist venir grant foison d'ouvriers terrillons et ouvriers de bois, qu'elle fist tout essarter et desraciner les grans arbres, et fist faire toute la roche necte par dessus les parfons trencheiz qu'elle avoit par devant faiz et ordonnéz, ainsi comme le cuir de cerf avoit enceint. Et puis fist venir grant foison maçons et tailleurs de pierre et fist commencer sur la ounye roche et bastir les fondements, telz et si fors que c'estoit merveilles a veoir, et fesoient les ouvriers dessus diz tant d'ouvrage et si soudainement que tous ceulx qui par la passoient en estoient esbahiz. (Jean d'Arras, p. 214)

La fée se présente en femme de pouvoir. C'est elle qui organise les festivités de son mariage. C'est elle qui conseille Raymondin afin qu'il fasse fructifier ses biens et devienne un seigneur honoré. C'est elle encore qui apporte la prospérité à ses fils et leur octroie des terres.

La fée poitevine devient la Mère de la lignée des Lusignan qui, dans le roman de Coudrette, est glorifiée à travers les exploits des « frères de Lusignan » :

Moult conquistrent de regions
Et de moult grans possessions
Les freres, et puis tout leur oir
Se firent en maint lieu valoir.
Touz les freres bien se porterent
Et moult de païs conquisterent. (1982, p. 300-301)

Le *Roman de Mélusine* devient alors un « roman familial » qui retrace la généalogie d'une famille de la noblesse féodale, ce qui est courant dans les écrits du Moyen Âge. En s'inventant un ancêtre héroïque et mythique, une dynastie peut enraciner son prestige et légitimer son pouvoir (Lucken, p. 148). La fée octroie terres, châteaux, villes et lignages. Selon Jacques Le Goff, elle devient « l'incarnation symbolique et magique » (p. 601) de l'ambition sociale de la classe chevaleresque, qui avait grand

besoin de redorer son blason à l'aube d'un XV^e siècle qui annonçait le crépuscule de la chevalerie.

Cependant, il est légitime de se demander pourquoi une fée et, a fortiori, une fée qui se métamorphose en serpente fut préférée à un chevalier illustre pour devenir l'ancêtre d'une lignée féodale. Est-ce l'emprise de la magie féerique sur les esprits de l'époque qui justifie ce choix? Le miracle féérique avait-il plus de puissance symbolique que l'exploit chevaleresque? Fallait-il mettre en scène le pouvoir enchanteur et la fascination de la Merveille pour combattre le pessimisme de l'aristocratie confrontée à la guerre de Cent ans? D'un autre côté, pourquoi convoquer une figure « maternelle » plutôt qu'un père fondateur pour glorifier le lignage des Lusignan? Serait-ce, comme le remarque Christopher Lucken, « pour souligner, en convoquant la figure chthonienne d'une déesse-mère, la fécondité de cette famille? » (p. 151) Dans tous les cas, l'Histoire se nourrit ici de la Merveille pour pouvoir exister.

Le présent article a pour objectif de revenir sur cette figure féérique et emblématique du Moyen Âge, rassurante et inquiétante à la fois, qui symbolise le mystère féminin. Il nous a semblé opportun de réinvoquer cette fée, maîtresse de savoirs surnaturels et terrestres, qui trouve sa place dans l'univers des savoirs au féminin en littérature et qui remémore la dimension mythique d'un Moyen Âge qui a su inspirer un grand nombre d'auteurs au fil des siècles.

En ressuscitant la figure mélusinienne dans leurs œuvres, de nombreux écrivains ont su percevoir qu'au-delà de la fée, Mélusine était « avant tout une femme accomplie possédant la double nature humaine et surhumaine, autrement dit la part divine » (Fella, p. 23), étant à la fois, l'amante, l'épouse, la

fondatrice d'une lignée familiale, la bâtisseuse et la mère nourricière. Incarnation de l'idéal et de l'éternel féminin, Mélusine survivra au-delà de l'époque médiévale et deviendra une source de fascination pour les auteurs modernes, qui vont trouver dans le mythe mélusinien un mythe polysémique où la richesse de l'imaginaire médiéval se dévoile, d'où la variété des réécritures du mythe aux XIX^e et XX^e siècles.

Bibliographie

- CHEVALIER, Jean et Alain GHEERBRANT. (1982), *Dictionnaire des symboles. Mythes, rêves, coutumes, gestes, formes, figures, couleurs, nombres*, Paris, Robert Laffont, coll. « Jupiter ».
- CLIER-COLOMBANI, Françoise. (1991), *La Fée Mélusine au Moyen Âge. Images, mythes et symboles*, Paris, Le Léopard d'or.
- COUDRETTE. (1982), *Le Roman de Mélusine ou Histoire de Lusignan*, trad. D'Eleanor Roach, Paris, Klincksieck.
- (1993), *Le Roman de Mélusine*, trad. de Laurence Harf-Lancner, Paris, Flammarion.
- FELLA, Audrey. (2004), *Mélusine ou l'Éternel féminin*, Paris, Dervy.
- GUERREAU-JALABERT, Anita. (1999), « Des fées et des diables », dans Jeanne-Marie Boivin et MacCana Proinsias (dir.), *Mélines continentales et insulaires*, Paris, H. Champion, p. 105-137.
- HARF-LANCNER, Laurence. (1984), *Les Fées au Moyen Âge. Morgane et Mélusine ou la naissance des fées*, Paris, Champion.
- (1988), « Le mythe de Mélusine », dans Pierre Brunel (dir.), *Dictionnaire des mythes littéraires*, Paris, Éditions du Rocher, p. 999-1004.
- JEAN D'ARRAS. (2003), *Mélusine ou la noble Histoire de Lusignan*, trad. de Jean-Jacques Vincensini, Paris, LGF, « Lettres Gothiques ».
- LECOUTEUX, Claude. (1999), « Mélusine : bilan et perspectives », dans Jeanne-Marie Boivin, MacCana et Proinsias (dir.), *Mélines continentales et insulaires*, Paris, H. Champion, p. 11-26.

- LE GOFF, Jacques et Emmanuel LE Roy LADURIE. (1971), « Mélusine maternelle et défricheuse », *Annales ESC*, n^{os} 3-4, mai-août, p. 587-622.
- LUCKEN, Christopher. (1999), « Roman de Mélusine ou Histoire de Lusignan? », dans Jeanne-Marie Boivin et MacCana Proinsias (dir.), *Mélusines continentales et insulaires*, Paris, H. Champion, p. 139-167.
- VINCENSINI, Jean-Jacques. (1996), *Pensée mythique et narrations médiévales*, Paris, H. Champion.
- . (1999), « Samedi, jour de la double vie de Mélusine », dans Jeanne-Marie Boivin et MacCana Proinsias (dir.), *Mélusines continentales et insulaires*, Paris, H. Champion, p. 77-103.
- WHITE-LE GOFF, Myriam. (2008), *Envoûtante Mélusine*, Paris, Klincksieck.

Résumé

Nous proposons d'analyser les « savoirs féeriques » d'une fée célèbre de la littérature médiévale, Mélusine, la femme-serpente, nommée pour la première fois par Jean d'Arras dans son roman *Mélusine ou la noble Histoire de Lusignan*, dès 1392, puis dans la version en vers de Coudrette aux alentours de 1401. Notre étude se fondera sur deux axes : l'imaginaire lié à la légende de la fée et les enjeux socio-historiques des deux romans français mélusiniens. Nous questionnerons la nature de ces savoirs qui confèrent à la fée ses pouvoirs magiques et nous nous demanderons s'ils font d'elle une fée ou une sorcière. Nous analyserons le caractère duel de la fée, mi-femme, mi-serpente, car cette femme « merveilleuse » n'en est pas moins animale, bien qu'elle soit distinctement humanisée dans les deux romans français. Du côté des enjeux socio-historiques des romans mélusiniens, nous analyserons la fonction historique des savoirs de la fée. Nous spécifierons les savoirs terrestres que possède Mélusine au-delà des savoirs surnaturels et qui font d'elle une fée civilisatrice. Cet article a pour objectif de revenir sur cette figure féerique emblématique du Moyen Âge, rassurante et inquiétante à la fois, qui symbolise le mystère féminin. Il nous semble légitime que cette fée, maîtresse de savoirs surnaturels et terrestres, trouve sa place dans l'univers des savoirs au féminin en littérature et qu'elle nous rappelle un Moyen Âge mythique qui a su inspirer un grand nombre d'auteurs au fil des siècles.

Abstract

We propose an analysis of “magical knowledge” of a famous fairy in Medieval literature : Melusina, the snake woman, mentioned for the first time by Jean d'Arras, in his novel *Mélusine ou la Noble Histoire de Lusignan* (1392), then by Coudrette in his version of the story (1401). Our study will be based on two themes: the imaginary dimension of the fairy legend and the socio-historical aspects in both French novels. The nature of this knowledge, which gives the fairy magical power, will be analysed and her fairy-like or witch-like characteristics will be examined. Moreover, we will look at the duality of the snake-fairy because this “fabulous” woman is no less animal than human, although she is clearly portrayed as human in both French novels. Concerning the socio-historical aspects of both medieval novels, we will analyze the historical role played by Melusina. In addition, we will talk about the earthly and human attributes of Melusina which make her a civilizing fairy. This article aims at reviving this enchanting and emblematic character from the Middle Ages, one that is reassuring and disturbing at the same time and which embodies the mystery of womankind. It seems justified that this fairy, endowed with supernatural and earthly knowledge, can be found in the universe of women knowledge in literature and refers back to the realm of medieval magic and myth which inspired a large number of authors over the centuries.